

Le peuple de la Bible au I^{er} millénaire

1. Les Hébreux avant la monarchie

1.1. Une histoire supposée connue

La Bible présente une histoire sainte de son peuple qui a longtemps fait loi dans les manuels scolaires et dans la pensée générique de l'humanité, mais que les historiens et les théologiens scientifiques ont maintenant battu en brèche même s'ils sont, en définitive, assez peu écoutés. Rappelons-en brièvement les différents points d'appui d'une généalogie qui reste encore très fortement présente dans les têtes de nos concitoyens, pour ceux qui disposent encore d'une culture religieuse.

La protohistoire est d'abord décrite dans le livre de la *Genèse*, qui en fait de YHWH le maître d'œuvre. Elle dépeint les Hébreux comme un peuple issu d'un grand ancêtre, Abraham qui aurait, sur ordre de YHWH, quitté *Ur Kasdîm*, c'est-à-dire "Ur des Chaldéens" à une date impossible à établir, pour s'installer en Canaan et y acquérir une terre, dont sa divinité en promettra la jouissance à sa descendance et, en premier lieu, à son fils Isaac.

Puis, au prix d'une démographie interne galopante, le petit-fils d'Abraham ; Jacob, met au monde douze fils qui, au terme d'un à deux siècles, deviendront près de deux millions de personnes lorsque Moïse le ramènera d'Égypte, où une famine avait conduit Jacob et sa famille. Cet Exode, que la Bible étale sur quarante années, apparaît comme un fait marquant de l'histoire religieuse d'Israël puisque c'est sur le mont Sinaï que la révélation du nom de YHWH a été opérée, grâce à Moïse.

La suite est tout aussi connue : sous le commandement de Josué, les Hébreux conquièrent le pays de Canaan. C'est d'abord la période des Juges, dont le plus célèbre est sans doute Samson, qui est marquée par des luttes permanentes contre les Philistins. Puis c'est le début de la monarchie, avec un premier roi auto-proclamé, Abimélek, peu présent dans les généalogies royales habituelles, mais qui n'a pas l'aval de YHWH. Il ne l'emportera pas au paradis, puisqu'il sera tué de la façon la plus infâmante pour l'époque : des mains d'une femme¹.

Puis, c'est le personnage de Saül qui apparaît comme premier véritable roi, mais il sera rapidement en concurrence avec David, qui finira par prendre sa place. Il règnera quarante années sur Israël, puis son fils Salomon lui succèdera, pour quarante années également. Le premier construira le palais, le second le Premier Temple. Puis à la mort de Salomon, le royaume se scindera en deux : Israël au Nord, Juda au Sud.

Or, l'archéologie a montré, prolongeant et, souvent, confirmant les hypothèses des exégètes, que toute cette généalogie ne résiste pas aux éléments tirés du sol cananéen. L'historicité des propos bibliques commence réellement à partir de l'existence des deux royaumes. Est-ce à dire que les rédacteurs bibliques ont tout inventé ? Certainement pas, mais ils ont combiné entre elles des traditions différentes et ils les ont organisées en fonction des situations qu'ils connaissaient à l'époque de leur rédaction.

Il nous faut donc reprendre les choses à la base, c'est-à-dire en nous appuyant sur des sources non-écrites que les fouilles des hautes terres de Cisjordanie ont permis d'exhumer.

Mais avant toute chose, il semble indispensable de présenter la situation politique du Proche-Orient à la fin du II^{ème} millénaire avant notre ère, quand commence l'histoire d'Israël.

1. Juge IX.

1.2. Le contexte géopolitique

Depuis le XVI^e Siècle, le bassin oriental de la Méditerranée jouissait d'une relative stabilité, grâce au contrôle exercé principalement par deux grands empires.

- ⇒ L'Égypte des Ramessides, au Sud, est à son zénith sous Ramsès II et s'étend de la Lybie au Liban ;
- ⇒ au Nord, le Hatti de Mouwatalli II exerce son autorité sur l'ensemble de l'Asie Mineure jusqu'en Syrie.
- ⇒ Après la stérile bataille de Qadesh, sur l'Oronte, un traité d'amitié est signé entre Thèbes et Hattousa et Ramsès II épouse une princesse hittite pour sceller l'événement.

À l'Ouest, une puissance nouvelle s'est levée. Les Mycéniens étendent leur emprise sur la Grèce, jusqu'à la ville de Troie et vont donner au commerce méditerranéen une nouvelle vigueur.

Chypre, principal producteur de cuivre de la région, en sera la plaque tournante.

Sur le versant oriental en revanche, les querelles entre Babyloniens, Assyriens et Élamites ont neutralisé pour un temps les ambitions hégémoniques de la Mésopotamie.

Les peuples de la Palestine vivent sous les bienfaits de la *pax egyptiaca*.

La terre de Canaan à la fin du II^{ème} millénaire est alors divisée en de nombreuses cités-Etats qui paient le tribut à l'Égypte, mais qui sont assez prospères grâce au commerce en particulier car cette région est un lien de passage entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Les Hébreux ne sont pas répertoriés sur les cartes.

Puis, vers 1130, la géopolitique du Proche-Orient est complètement bouleversée. Le Hatti n'existe plus et Hattousa, sa capitale, est en ruine. Le commerce chypriote est en berne et seule l'Égypte, arc-boutée sur son territoire nilotique a tenu le choc, mais au prix de toutes ses colonies. L'Assyrie et la Babylonie sont en lambeaux.

Dans le monde cananéen, les grandes cités comme Ugarit ou Megiddo sont détruites et leurs habitants tués ou dispersés.

En d'autres termes, toute l'économie palatiale du Bronze s'est effondrée.

Mais nous n'avons que peu d'informations sur l'origine de cet effondrement.

Ces bouleversements sont le fait d'un double mouvement.

D'abord celui de groupes humains qu'on connaît par les archives égyptiennes sous le nom de « Peuples de la Mer ». Mais leur origine reste très incertaine. On ne les connaît que par les destructions qu'ils ont provoquées. Deux théories existent, dont aucune n'a barre sur l'autre :

– hypothèse exogène : il pourrait s'agir d'Égéens, d'Anatoliens du Sud ou encore de peuples de rencontre, chassés de leurs terres et contraints au pillage ;

– hypothèse endogène : des bouleversements (politiques, sociaux, météorologiques...) auraient provoqué une crise économique de grande ampleur, chassant des villes des populations paupérisées qui se seraient alors muées en bandes de pillards.

Nous ne connaissons vraisemblablement jamais leur vraie origine, qui peut tout autant se trouver à la croisée de ces deux hypothèses. Mais l'impact qu'ils ont laissé sur le paysage social du Proche-Orient est sans équivoque.

Ce sont eux que les textes bibliques évoquent sous le nom de Philistins et font venir de l'île de Kaphtor (Crète)¹. D'ailleurs, les fouilles ont mis à jour, dans les villes côtières d'Ashdod

1. Genèse X, 14 ; Deutéronome II, 23 ; Jérémie XLVII, 4 ; Amos IX, 7.

ou d'Éqrôn notamment, des poteries et des constructions d'inspiration égéenne, en lieu et place des anciennes, fruit d'un mélange entre styles égyptien et cananéen¹.

Enfin, il serait sans doute très exagéré de modéliser les raids des Peuples de la Mer selon l'exemple des raids d'Attila et de ses Huns. Au Proche-Orient (comme d'ailleurs dans l'Occident médiéval), l'herbe a repoussé partout.

Cette dégradation, émaillée sans doute par des moments de grande violence, fut aussi le fait d'un processus long et progressif et sera d'autant plus destructeur qu'il sera amplifié, à l'intérieur des terres, par les mouvements araméens du XI^e S, sur lequel les renseignements dont nous disposons ne sont guère plus précis, sinon qu'ils ont abouti à la création de petits Etats, en particulier Aram, en Syrie.

En guise de première conclusion, nous retiendrons que cette grande tribulation correspond à l'époque biblique des Juges, qui s'intercale entre l'Exode et la monarchie. Mais avant d'évoquer ces questions, il en est une que nous devons poser car de sa réponse dépend notre façon de les considérer.

1.2. Qui étaient les Israélites ?

Question simple en apparence, mais beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

Pour la Bible hébraïque, dont la principale finalité est de donner un sens à l'histoire de son peuple, les Israélites constituent les descendants d'Abraham, qui s'installèrent en Canaan, se développèrent comme peuple dans le delta du Nil et conquièrent la Terre promise sous la conduite de Josué, après s'être arrachés de la servitude égyptienne. Point barre aurait pu dire Moïse s'il avait connu le clavier d'ordinateur.

Devant une histoire aussi rectiligne, l'historien plisse les sourcils. Tout d'abord, deux livres bibliques évoquent la conquête : Josué et les Juges. L'historicité du premier nommé, qui décrit une conquête militaire et systématique de Canaan, est des plus douteuses. Le second, qui évoque une occupation progressive, faite d'alliances et de conflits, paraît plus recevable. Cependant, lui aussi maintient clairement la distinction entre Israélites et Cananéens. C'est cette distinction qu'il nous faut présentement discuter, même si elle nous renvoie indirectement à une opposition contemporaine pleine de danger, le face à face Israélo-palestinien. Mais nous resterons ici centrés sur le Bronze récent et le début du Fer.

Pour nommer le peuple dont elle raconte l'histoire, la Bible utilise plusieurs termes.

אַרְמִי	' <i>arammî</i>	« Araméen »
עִבְרִי	" <i>ivrî</i>	« Hébreu »
בְּנֵי יִשְׂרָאֵל	<i>beney yisrâ'el</i>	« fils d'Israël »
בְּנֵי יְהוּדָה	<i>beney yehoûdâh</i>	« fils de Juda »
יְהוּדִי	<i>yehoûdî</i>	« Judéen » « Juif »

Nous passerons rapidement sur « l'Araméen errant » que fut Abraham², pour retenir d'abord le terme d'Hébreu. Ce mot est la traduction de l'hébreu עִבְרִי [*"ivrî*], dont l'étymologie demeure très discutée mais qui pourrait désigner « celui de l'au-delà (du fleuve) ». Il est proche du mot Habiru ou Apiru qui apparaît dans les lettres de Tell el-Amarna (XIV^e S.) ou encore des

1. Israel FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, Éditions Gallimard, Paris, 2009, p. 144.
2. *Deutéronome* XXVI, 5.

Shasu, qui désignaient des groupes humains transjordanien que les écrits ougaritiques et mésopotamiens nomment Sa-Gaz¹.

Au XIII^e Siècle, les Habiru sont mentionnés sur la stèle de Sétî I^{er} (c. 1289) comme un peuple situé dans la région de Beth-Shéan (rive ouest du Jourdain).

Puis un second terme apparaît, lié au changement de nom de Jacob, à la suite d'un combat contre une étrange déité au gué de la rivière Yaboq. À l'instar de la chèvre de monsieur Seguin, le patriarche a lutté toute la nuit mais, au matin, il reçoit le nouveau nom d'Israël. Désormais, ses descendants seront appelés les בְּנֵי יִשְׂרָאֵל [*beney yisrá'él*], les « fils d'Israël » que nous rendons par « Israélites ».

L'étymologie renvoie au combat mythique et Israël a le sens approché de « dieu combatta ».

Les suites de ce combat seront aussi alimentaires, puisqu'il déclenchera l'interdiction de manger les viandes autour du nerf sciatique, là où fut touché Jacob.

Hors de la Bible, ce nom apparaît une première fois sur la stèle de Merneptah (1207) pour désigner un peuple vaincu par le pharaon. Le terme porte un déterminatif qui indique qu'il s'agit d'un peuple et non d'une région.

Cette stèle évoque les victoires du pharaon et, si Israël n'est pas désigné comme un Etat, sa place dans la nomenclature laisse clairement entendre que ce peuple habitait les montagnes de Palestine centrale, nous y reviendrons un peu plus tard.

Notons au passage que si Jacob et Israël sont décrits comme une seule et même personne, on ne parle jamais des « fils de Jacob » mais toujours des « fils d'Israël » pour qualifier le peuple de la Bible.

Enfin, un troisième terme apparaît, celui de Juda qui est d'abord, lui aussi, un patronyme. Il s'agit du quatrième fils de Jacob et le récit biblique donne à son nom le sens de « loué soit dieu ». Mais il pourrait s'agir d'abord d'un toponyme désignant la montagne, la « terre ravinée » au Nord de Bethléem.

L'expression בְּנֵי יְהוּדָה [*beney yehoûdâh*] « fils de Juda », désigne les descendants de Jacob, mais on remarque qu'à la différence avec Israël, il existe aussi un terme gentilice qui exclut le lien familial, c'est le mot יְהוּדִי [*yehoûdî*], que l'on traduit d'abord par « Judéen », tant que dure le royaume du Sud, puis par « Juif » à partir de l'Exil à Babylone (587).

Devons-nous comprendre cette triple nomination (Hébreux, Israélites et Judéens) comme une simple évolution ethnonymique, comparable à celle qui nous fit enchaîner les Francs aux Gaulois, puis les Français aux Francs ?

Sans doute pas.

Israël et Juda, en plus d'être des patronymes, sont d'abord des toponymes. Ils sont liés à une géographie, à un territoire. Même imprécis. Ils s'emploient surtout au singulier pour désigner le peuple.

Le terme Hébreux, en revanche, serait plutôt un *socionyme*, si l'on veut bien nous permettre ce néologisme. Il désigne plutôt des groupes humains en fonction de leurs conditions de vie : nomadisme, pastoralisme et, occasionnellement, razzias.

Quand il est employé au singulier, il désigne un individu, jamais le peuple tout entier.

Mais tous ont en commun leur langue (avec le même alphabet à partir du VIII^e Siècle), leur religion (au moins dans les grandes lignes), leurs traditions.

1. Sur cette question, le lecteur pourra se reporter au déjà ancien mais très documenté ouvrage de Jean BOTTÉRO, *Le problème des Habiru*, Cahiers de la Société Asiatique XII, Paris, 1954.

Sont-ils très différents des Cananéens ? Si l'on se réfère à la Bible, la réponse est sans équivoque : les Cananéens étaient sédentaires, souvent urbains, polythéistes ; les Hébreux étaient nomades, pasteurs et monothéistes. D'où l'hypothèse que formula Albrecht Alt sur « l'infiltration pacifique », dans laquelle il identifiait les Hébreux aux Shasu¹, ceux-ci s'intégrant progressivement au sein de la société cananéenne en se sédentarisant autour des points d'eau.

Cette théorie eut son heure de gloire mais elle est aujourd'hui pratiquement abandonnée. L'archéologie en effet amène des informations qui permettent de formuler de nouvelles hypothèses.

En effet, la Guerre des Six Jours de 1967 eut au moins une retombée positive : elle permit une fouille plus systématique des hautes terres, c'est-à-dire de l'ensemble des territoires traditionnels de Juda : Benjamin, Éphraïm et Manassé par les archéologues israéliens, tels Finkelstein ou Silberman.

1.3. Patriarches et Juges, une impossible datation

La géographie de la terre de Canaan fait apparaître des espaces enclavés, principalement des régions montagneuses dans l'Axe central, qui constitue une parallèle occidentale au cours du Jourdain. Les fouilles qui y ont été menées ont apporté des connaissances fondamentales sur la protohistoire d'Israël.

Précisons tout d'abord qu'il s'agit de moyenne montagne puisque les plus hauts sommets ne dépassent pas les 1100 mètres, mais elles dominent des terres basses, proches du niveau de la mer, ce qui contribue à renforcer l'impression d'altitude.



Ces espaces, difficiles d'accès, assez éloignés des routes commerciales et peu attrayants pour une conquête ou un éventuel butin, se sont donc trouvés à l'écart des grands bouleversements qui ont marqué la fin du II^{ème} millénaire avant notre ère.

Cependant, nous savons maintenant que ces hautes terres n'étaient pas totalement désertes et ce depuis un certain temps déjà. Pour faire court, les fouilles ont permis d'y séparer, trois vagues d'occupation successives² :

- au Bronze ancien (3500-2200), avec une centaine de sites trouvés ;
- au Bronze moyen (2000-1550), où l'on dénombre 220 sites ;

– au Fer I (1150-900), avec environ 250 sites rassemblant 45 000 personnes, dont le nombre doublera à partir du Fer II (900-586).

C'est naturellement cette dernière période qui va marquer l'histoire.

Précisons également qu'entre ces différentes périodes, les montagnes se vident de l'essentiel de leurs habitants, pour des raisons qui ne sont pas connues avec précision, mais qu'il n'est pas très difficile d'imaginer : crise de subsistance, épidémie, guerre... Dans les trois cas également, on s'aperçoit du même processus : ce sont d'abord des hameaux isolés, qui se structurent progressivement dans un maillage ténu mais qui rassemblent des entités allant du village à des structures urbaines fortifiées, qui constituent en quelque sorte les citadelles de la région, comme Hébron, Jérusalem, Béthel ou Sichem.

1. Albrecht ALT, *Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel*, I, C.H. Beck, München, 1953, pp. 256-273.

2. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., p. 180.

Or, ce sont là ce que l'on pourrait appeler des « proto-Hébreux ». En effet, les historiens comme les théologiens se sont longtemps questionnés sur l'origine du peuple de la Bible. L'idée d'un Abraham sorti d'Ur est naturellement irrecevable et les tentatives d'expliquer l'origine des Hébreux par leur nom ne donne pas davantage satisfaction.

La découverte de ces gens des hautes terres, restés longtemps méconnus, offre une nouvelle hypothèse pour identifier l'origine du peuple de la Bible. Et ce n'est plus une hypothèse par défaut, comme c'était le cas auparavant. Les traces laissées par les habitants des montagnes au Fer I, c'est-à-dire ceux de la troisième vague d'occupation, sont tout-à-fait compatibles avec celles qu'aurait pu laisser nos Hébreux.

D'abord parce que les paysages et les sites décrits par la Bible, en particulier dans les premiers livres du Pentateuque et les livres historiques, rendent compte d'une grande familiarité des auteurs avec l'organisation spatiale des hautes terres centrales. Ensuite parce que l'alternance entre nomadisme et sédentarité, qui est l'un des marqueurs ethniques des Hébreux est confirmé par le mode d'existence de ces populations montagnardes. Cette complémentarité des modes de vie, plutôt que concurrence, se lit également dans la langue hébraïque elle-même. Deux exemples permettent de le mettre en évidence : le mot hébreu pour désigner la "famille" est בַּיִת [*bayît*], qui a le sens de "maison" alors que l'un des verbes pour "partir" est נָסָא [*nâsa*] qui a le sens de "arracher", comme on arrache les piquets d'une tente. Ces deux éléments permettent de constater l'intrication des deux modes de vie dans la langue, donc dans la pensée.

Rappelons enfin que ces populations des montagnes ne se distinguent des Cananéens que sur la marge. Leur mode de vie est sans doute moins urbain, mais ils aspirent à le créer. Leurs croyances ne semblent pas encore très différentes car, bien évidemment, ils ne sont pas encore monothéistes à l'époque du Fer.

Nous avons retrouvé, dans les lettres d'Amarna, l'existence d'un roi de Jérusalem nommé Abdi-Héba, inconnu dans la Bible mais qui a régné à l'époque qu'Akhénaton, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, en pleine période dite « patriarcale ». Ce roi n'a pas adressé moins de six suppliques à l'Égypte¹ pour se plaindre de raids d'*Apiru* sur ses terres. Celles-ci semblent d'ailleurs recouvrir l'essentiel du territoire de ce qui sera, quelques siècles plus tard, le royaume de Juda.

Le silence de la Bible à son sujet laisse donc planer un sérieux doute sur les récits patriarcaux relatés dans la *Genèse* car il est assez incompréhensible qu'un tel personnage n'y apparaisse pas, pas plus d'ailleurs que la ville de Jérusalem, alors qu'il est précisé qu'Abraham s'installe à Hébron, ville qui se trouva à l'intérieur du territoire qui se trouvait sous la juridiction d'Abdi-Héba.

Cette inadéquation entre le texte biblique et les lettres d'Amarna nous interdisent désormais de commencer une histoire d'Israël à partir de la *Genèse* et des patriarches. Ce qui rend donc également très incertaine la suite logique de leur histoire : l'installation en Égypte avec Jacob et le retour en Canaan, sous la conduite de Moïse.

Cependant, il est bien clair que le peuple de la Bible – expression confortable qui permet de mettre les débats entre parenthèse – n'est pas à chercher en dehors de cette grande mouvance des peuples sémitiques de l'Ouest, dont les Cananéens ont dû constituer la composante principale. De ce fait, son histoire pré-biblique se confond quelque peu avec celle de tous les autres habitants de la Palestine ancienne.

Les choses vont commencer à changer lorsque la pression extérieure, égyptienne en particulier, aura été levée et que le bref moment d'anarchie, ou de simple désordre, permettra que ces gens se constituent en une ou deux entités politiques autonomes, soucieuses d'affirmer leur personnalité politique culturelle et culturelle propre.

Il est donc bien difficile de trouver un véritable commencement à l'histoire réelle du peuple de la Bible car les auteurs de ce livre ont contribué, sans doute involontairement, à

1. EA 285-290, voir William MORAN, (éd. et trad.) *The Amarna Letters*, Johns Hopkins Univ. Presse, Baltimore, 1992, pp. 327-328.

brouiller les cartes. Ainsi, l'époque suivante dite des Juges, censée précéder la période monarchique d'un siècle environ, soit les années 1100-1000, reflète plus probablement l'environnement géopolitique du VII^{ème} siècle avant notre ère¹.

Les traditions patriarcales.

Elles sont le fruit d'une rédaction complexe et tardive. D'abord orales, elles étaient véhiculées principalement par des clans alternant nomadisme et sédentarité, souvent très différentes. Certaines témoignent d'une bonne connaissance des circuits du Croissant Fertile, d'autres sont plus locales ou inclinent vers l'Égypte. Elles furent compilées en une geste unique, à partir du VIII^e Siècle puis réadaptées tout au long des siècles suivants.

Le résultat de ces réécritures successives fut une organisation hiérarchisée et familiale de ces traditions : Abraham est devenu le père d'Isaac puis le grand-père de Jacob/Israël, générateur des douze tribus symboliques d'Israël. Et le peuple de la Bible fut conçu comme le produit de cette démographie interne, un peu comme les Romains se définissaient comme les fils d'Énée.

Mais il est beaucoup plus logique de penser que tous ces personnages, dont l'existence même n'est pas attestée, furent au mieux des chefs de tribus, sans autre lien de parenté entre qu'un cousinage ethnique commun à tous les Sémites de l'Ouest. C'est le rapport de force entre les tribus avant et pendant la monarchie qui a fondé la primauté de tel ancêtre sur tel autre.

Chaque patriarche semble d'ailleurs graviter autour d'un sanctuaire qui lui est propre : Abraham à Hébron, Isaac à Beersheba, Jacob à Sichem et Israël à Silo².

Il nous faut donc commencer par revoir des bornes chronologiques que l'on croyait solides et qui, en fait, ne reposent que sur un récit biblique qui n'est guère en relation avec ce que l'on commence à entrevoir grâce à l'archéologie.

2. Les bases de la monarchie

Tout comme pour la période dite des patriarches, ou celle des Juges qui a suivi, la datation de ces récits reste très problématique à définir de façon précise, pour inscrire dans l'histoire les personnages promoteurs de la monarchie que sont Saül, David et Salomon. Ils nous sont connus grâce aux deux livres de *Samuel*, mais ne trouvent aucun écho dans les archives voisines, en Égypte en particulier.

Aussi suivrons-nous la démarche d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman de commencer avec le personnage de David, lequel joue un rôle central dans la pensée monarchique de Juda, puis dans la transmission eschatologique future, puisque le Messie attendu par les Juifs sera issu du rameau davidique.

2.1. Le mythe d'une monarchie unifiée

Le personnage de David.

Il apparaît comme un genre d'aventurier, homme du Sud, c'est-à-dire de la zone la plus pauvre de la montagne palestinienne. La plus pauvre et la plus enclavée, limitée à l'Est par la mer Morte et le cours du Jourdain, à l'Ouest par un escarpement rocheux assez abrupt, qui donne sur la Shéphélah.

Le contexte dans lequel il évolue est assez clairement celui du X^{ème} siècle avant notre ère : les cités-États de la Shéphélah sont fortement affaiblies et les installations philistines sont solidement établies sur les côtes méditerranéennes. En outre, la disparition de la tutelle

1. Israel FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 189-193.

2. André LEMAIRE, *Histoire du peuple hébreu*, PUF, Paris, 1981, pp. 7-10.

égyptienne a sans doute permis une plus grande circulation des groupes de bédouins dans cette région.

Or, la description que font de David les livres de *Samuel* n'est pas sans évoquer celle d'un chef de bande, un genre de brigand vivant de ses qualités guerrières : bref, un petit seigneur *apiru*¹. La manière même dont il constitue son armée est en tout point comparable avec celle que décrivent les lettres d'Amarna car, en effet, outre ses frères il rassemble des gens désœuvrés et sans attaches, tels qu'ils apparaissent dans les lettres de Tell-Amarna ou d'ailleurs :

Tout homme en détresse, tout homme chargé de dettes, tout homme plein d'amertume, tous s'assemblèrent et il devint leur chef. Quatre cents hommes environ furent avec lui.

(I Samuel XX, 2)

La suite de ses aventures est du même tonneau : il effectue des coups de main avec prise de butin² puis se retire dans la montagne³. En outre, tantôt il apparaît comme l'ennemi des Philistins⁴, tantôt il se réfugie chez eux⁵. Comme il ne s'agit pas d'écrire ici une monographie sur ce personnage, nous passerons assez vite sur ces différents épisodes de sa vie, car c'était avant qu'il ne devienne roi. Ils sont assez bien résumés par ce dernier extrait :

David frappa le pays, ne laissant vivre ni homme, ni femme. Il s'empara du gros et du petit bétail, des ânes, des chameaux et des habits...

(II Samuel XXVII, 9)

On ne saurait être plus clair.

Intéressons-nous maintenant à son accession à la royauté.

Précisons tout d'abord que dans le passé proche de David, supposé avoir vécu au X^{ème} siècle, on a retrouvé des cas où des chefs *apiru* ont pris le pouvoir dans cette région, profitant de leur supériorité militaire, dans un espace très peu peuplé et politiquement très fragmenté. En outre, la Jérusalem du roi Abdi-Héba, déjà rencontrée dans les lettres d'Amarna, semble s'être un peu étendue, même si elle ne l'était sans doute pas dans les mêmes proportions que celles décrites par le texte biblique⁶. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Cependant, les fouilles archéologiques restent on ne peut plus fragmentaires et ne permettent pas de suivre le déroulement précis d'une éventuelle ascension sociale de David. Des traces de fortifications anciennes ont certes été identifiées, mais elles sont impossibles à dater. La seule chose qui est vraiment évidente, c'est le lien qui a été tissé entre David et Jérusalem. Mais la genèse de ce lien a été noyée dans le conte et la légende.

David versus Saül.

On ne peut pas parler de David sans évoquer Saül. L'historicité du personnage n'est validée par aucune source extérieure, ce qui rend sa lecture difficile.

Selon la Bible, sa soudaine royauté se déroule sur fond de crise grave : suite à la déroute à la bataille d'Ében-ha-Ézer, dont la localisation reste problématique, l'arche d'Alliance, palladium d'Israël, est prise par les Philistins⁷. Le peuple oblige alors le prophète Samuel à oindre un roi pour les juger et pour combattre à leur tête⁸. Le règne de Saül serait de deux années selon la Bible, une durée qui semble peu compatible avec les faits d'armes qui lui sont attribués,

1. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, éditions Bayard, Paris, 2006, pp. 49-55.

2. *I Samuel XXIII*, 5 ; 13.

3. *I Samuel XXIII*, 14.

4. *I Samuel XVII*, 12-54 ; *XIX*, 8...

5. *I Samuel XXI*, 11-16 ; *XXVII*, 1-7.

6. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit. pp. 53-55).

7. *I Samuel IV*, 1-11.

8. *I Samuel VIII*, 19.

d'autant que le texte qui l'évoque est lacunaire (voir supra)¹. Il remporte en effet des victoires importantes sur les Philistins, les Ammonites et les Amalécites.

Mais avec la venue de David, il tombe en disgrâce auprès de Samuel, donc de YHWH, et il meurt loin dans le Nord, lors d'une bataille contre les Philistins. David, en l'apprenant et bien que Saül ait cherché à le faire mourir, ordonne un grand deuil.

Que nous dit maintenant l'archéologie sur ce roi et sur ses rapports avec David ?

L'époque même de son règne pose problème en raison de trois éléments : l'imprécision de la durée de son règne et celle de quarante ans pour David puis Salomon. Comme la chronologie biblique a été établie « à rebours », c'est-à-dire à partir des dates ultérieures historiquement assurées et grâce auxquelles on pouvait revenir en arrière en fonction de la durée des règnes. Ce système a permis d'établir la présence de Saül sur le trône d'Israël entre 1030 et 1010 avant notre ère, toutes les Bibles le confirmeront.

Mais ces quarante années pour les deux « grands » rois de la Bible sont trop parfaites et symboliques pour qu'on leur accorde une véritable authenticité. Nous suivrons plutôt ici l'hypothèse formulée par Finkelstein et Silberman en estimant que le règne de Saül et celui de David ont été contemporains et se soient plutôt déroulés quelques décennies plus tard, soit au X^{ème} siècle².

Nous pouvons donc poser, comme postulat, que David était plutôt un homme du Sud, de Juda et Saül un homme du Nord, même si son appartenance à la tribu de Benjamin se trouve en opposition avec le fait que la plupart des lieux rattachés à l'histoire de ce personnage ne se trouvent pas sur les terres prêtées habituellement à la tribu de Benjamin, mais nettement plus au Nord.

Nous pouvons alors mettre en parallèle deux versets qui nous paraissent très significatifs de la situation politique des deux personnages :

Saül était âgé de ... ans, quand il devint roi. Il régna ... deux années sur Israël.

(I Samuel XIII, 1)

David fit alors monter ses hommes avec lui [...] dans les villes d'Hébron. Les hommes de David vinrent et ils sacrèrent David comme roi de Juda.

(II Samuel II, 3-4)

Ainsi en bousculant quelque peu la chronologie biblique mais en collant sans doute davantage avec la réalité historique du Fer, nous aurions deux rois pour deux États distincts, voici donc ce qui aurait pu être la réalité historique sur les prémices des deux royaumes. David apparaît plutôt comme un chef de bande, quand la stature royale de Saül semble davantage affirmée. Mais cette image reste fortement brouillée par le texte biblique.

L'archéologie et l'histoire comparée viennent heureusement combler quelques lacunes.

La première nous permet de constater que, à la fin du Bronze et au début du Fer, les hautes terres du Nord sont densément peuplées. Nous avons déjà évoqué ce roi de Jérusalem, Abdi-Héba, qui nous est connu par les lettres d'Amarna et qui vivait donc à la fin du XIV^{ème} siècle. Son royaume était assez restreint et il se plaignait, en particulier, des menées expansionnistes d'un chef sichémite, Labayu, qui semblait à la tête d'un territoire important, dans les hautes terres du Nord. L'Égypte a mis un terme à ses agissements, mais il semble que la puissance, certes très relative, du Nord par rapport au Sud se soit maintenue jusqu'au X^{ème} siècle.

Cependant, cette puissance s'est concentrée sur le plateau au Nord de Jérusalem. Ce pourrait être là le royaume sur lequel Saül exerçait sa souveraineté, en concurrence avec les terres qui gravitaient autour de Jérusalem et qui étaient nettement moins bien maîtrisées par leurs populations. Le conflit entre Saül et David semble lié étroitement à cette opposition entre les deux territoires.

1. I Samuel XIII, 1.

2. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., p. 67.

Mais l'archéologie montre aussi que l'espace occupé par le royaume de Saül connaît une ruine brutale vers la fin du X^{ème} siècle. Les fouilles font état de destructions et d'abandons de site alors que les hautes terres, plus au Nord, continuent à prospérer.

Grâce au minutieux travail des archéologues déjà mentionnés, nous commençons à voir plus clair quant aux circonstances probables – à défaut d'être certaines car, dans ce domaine, il convient de rester prudent – de l'émergence d'un double système monarchique judéen et israélite. L'élément déterminant dans cette reconstruction, c'est l'intervention du pharaon Shéshonq I^{er}, fondateur de la XXII^{ème} dynastie, d'origine libyenne.

Sa campagne est mentionnée par la Bible, mais celle-ci la situe durant le règne de Roboam, qui a succédé à David.

Dans la cinquième année du roi Roboam, le roi d'Égypte Shishaq monta contre Jérusalem. Il s'empara des trésors de la maison de YHWH et ceux de la maison du roi.

(I Rois XIV, 25-26)

Le nom du pharaon est certes hébraïsé, mais c'est bien de Shéshonq I^{er} qu'il s'agit, qui est le premier personnage biblique authentifié par des sources extérieures. Cette campagne est attestée par un vaste relief sur le temple de Karnak. Mais la ville de Jérusalem n'y est pas mentionnée, parmi les différentes victoires obtenues par ce souverain. Cette expédition est d'ailleurs à la base du film *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, qui suppose que l'Arche aurait été prise par le pharaon et installée dans la ville de Tanis, dans le delta du Nil.

Cependant, les villes qui semblent avoir relevé du royaume de Saül, Guibéa en particulier, apparaissent nettement à Karnak, mais où ne figurent ni Jérusalem, ni les cités philistines.

Il semble que les choses se soient passées ainsi. Un accord entre Égyptiens et Philistins a dû être conclu, qui permettait à Shéshonq d'organiser son expédition contre le royaume de Saül. Il est en outre permis de penser que David en était plus ou moins partie prenante. En effet, à plusieurs reprises dans le texte biblique, il apparaît comme étant subordonné à Akish, le roi de la cité philistine de Gath¹.

Le résultat politique de cette opération militaire, ce fut peut-être l'extension du royaume de Juda à la région de Benjamin, aux frontières septentrionales de Jérusalem, avec un retrait d'Israël vers les hautes terres du Nord. Cela permet également de comprendre l'ambiguïté qui règne autour du personnage de Saül, tantôt dépeint positivement, tantôt négativement. Il semble que deux sources de narration se croisent dans ces récits : l'une, née en Israël, qui vante les mérites de Saül, l'autre, judéenne, qui en noircit l'image au profit de David. Mais c'est cependant cette seconde version qui fera loi, puisque David apparaît comme l'expression de la volonté de YHWH.

En effet, à la mort de Saül, David est proclamé roi de Juda dans la ville d'Hébron². Puis, quand les héritiers de Saül disparaissent à leur tour, ce sont les douze tribus qui proclament David roi d'Israël, par le biais de leurs anciens³.

2.2. La fondation des deux royaumes

Précisons tout d'abord que la vie des rois d'Israël et de Juda nous est connue essentiellement par les deux livres des *Rois*, corroborée ici et là par quelques textes prophétiques. Ces deux livres renvoient à deux recensions, le « livre des annales des rois de Juda » et le « livre des annales des rois d'Israël » disparues, si elles ont jamais existé. Mais les deux livres des *Rois* émanent de milieux proches de Jérusalem et ont une nette tendance à noircir tout ce qui se passe dans le royaume du Nord.

Ces deux ensembles littéraires sont repris, dans les grandes lignes, par le livre des *Chroniques*, qui fut sans doute rédigé vers le IV^{ème} siècle avant notre ère. Les nuances entre les *Rois* et les

1. *I Samuel* XXI, 11-16 ; XXVII, 2-12 ; XVIII, 1-2.

2. *II Samuel* II, 4.

3. *II Samuel*, V, 1-3.

Chroniques sont minimales. Elles sont surtout de nature théologique et ne jouent pas sur l'histoire factuelle des deux royaumes.

Les royaumes du Nord (Israël) et du Sud (Juda) présentent de grandes similitudes. Mais ils font aussi montre d'un certain nombre de discordances. Géographiques d'abord, car le Sud est aride et escarpé quand le Nord est plus arrosé et jouit d'un climat plus tempéré.

Ces différences jouent naturellement sur la population : au Nord, l'archéologie met en évidence, à la fin du Bronze, un habitat dense et hiérarchisé témoignant d'une agriculture sédentarisée et productive ; le Sud, au contraire, dispose d'une implantation humaine beaucoup plus parcellaire, avec des villages pauvres et de faibles dimensions.

Enfin, l'environnement géopolitique est différent. Israël se trouve au carrefour du commerce méditerranéen à l'Ouest et caravanier à l'Est, alors que Juda est face au désert et à une Égypte en déclin.

La naissance de Juda.

La Bible est d'une extrême précision sur le rôle de David dans la mise en place de la monarchie dite « unifiée », tant sur la question des lieux que des personnages, voire des dates puisque c'est l'âge du roi qui en fixe la règle. Et cette histoire a longtemps peuplé la mémoire collective de l'humanité – ou, à tout le moins, de la partie de l'humanité concernée par le modèle religieux biblique – et reprise comme argent comptant par les théologiens comme par les historiens et, bien sûr, par les manuels scolaires¹.

Rappelons-en l'esprit, à défaut de faire une étude exhaustive de chacun des actes de David, qui ne nous ferait que tourner en rond.

Devenu roi, David conquiert Jérusalem, qui va devenir la « Cité de David »². Puis ses quarante années de règne vont faire l'objet d'une longue recension³ dans laquelle ses faits d'armes mais aussi la mise en place d'une cour et d'une administration royale sont grandement détaillés. Ces narrations donnent à penser qu'elles ont été réalisées du vivant même du roi ou, à tout le moins, par des gens qui l'ont connu.

Or, la réalité en fut certainement tout autre. Tout d'abord, il faut rappeler que le royaume de Juda ne fut alphabétisé qu'à la fin du VIII^{ème} siècle avant notre ère seulement⁴, ce qui rend très improbable l'existence d'une administration. En outre, on n'a retrouvé aucune trace archéologique d'une architecture royale à Jérusalem à l'époque davidique.

Ces mêmes traces laissent supposer que Jérusalem n'était, au X^{ème} siècle, qu'un gros village perché, incapable d'héberger une armée telle que le second livre de *Samuel* la décrit. De même, les conquêtes prêtées à David n'ont pas été étayées par des traces de destruction notoires dans les sites concernés. La cité ne peut pas être, à cette époque, la capitale d'un royaume digne de ce nom. Le pouvoir exercé par David et Salomon relevait davantage d'une forme de « chefferie », pour reprendre le mot de Finkelstein et Silberman. Il ne devait pas être très différent de celui que la Bible attribue aux Juges.

Ainsi, malgré la grandiloquence du texte biblique concernant David, mais aussi Salomon, le royaume de Juda au X^{ème} siècle ne représentait qu'une puissance très secondaire dans la géopolitique du Levant et n'a que très peu d'extension dans les plaines du Sud et de l'Ouest, qui restent occupées par des cités cananéennes ou philistines.

Les débuts d'Israël.

Les choses sont différentes concernant le royaume du Nord.

1. Voir, par exemple, Daniel FAIVRE, « Le judaïsme en collège », dans COLL., *La laïcité a-t-elle perdu la raison ?*, éditions Parole & Silence, Paris, 2001, pp. 151-170.

2. *II Samuel*, V, 7.

3. Elle s'étend sur 21 chapitres entre *II Samuel* V et *I Rois* II.

4. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., p. 94.

Rappelons tout d'abord que la Bible situe la naissance du royaume d'Israël à la mort de Salomon, lorsque son successeur, Roboam, annonce qu'il continuera la politique d'austérité menée par son père, à l'occasion son intronisation, contre les demandes des tribus du Nord.

*Tout Israël vit que le roi ne les avait pas entendus et le peuple répondit au roi : « Quelle part avons-nous avec David ? Nous n'avons pas d'héritage avec le fils de Jephthé ! À tes tentes, Israël et maintenant, David, tourne ton regard vers ta maison ! »
Et Israël s'en alla à ses tentes.*

(I Rois XII, 16)

Nous sommes donc là face au schisme qui sonne le glas d'une monarchie unifiée que la Bible a magnifiée mais qui n'a jamais trouvé sa place dans l'histoire. Le recours à la tente ne signifiait sans doute pas le retour à une vie nomade, mais servait plutôt à signifier le départ des tribus du Nord hors de la communauté.

Ce qui, en revanche, est assuré, c'est qu'à l'époque du Fer, les hautes terres du Nord ont connu un peuplement abondant et croissant, tant dans les vallées entre les montagnes que sur leurs versants occidentaux et orientaux, où des cultures en terrasses ont été pratiquées. De même, un maillage urbain commence à apparaître, avec en son centre la ville de Samarie, où l'archéologie a pu retrouver des constructions administratives et religieuses d'importance, dès le début du IX^{ème} siècle avant notre ère.

Cela permet de supposer l'existence d'un État, doté d'une administration, d'un clergé et surtout d'un roi, régnant sur ses sujets et sur une armée nombreuse.

Mais les premiers moments de cette histoire nous sont très mal connus et ils le resteront sans doute longtemps. La Bible mentionne un certain nombre de souverains, qui se succèdent sans que puisse se dégager une lignée dynastique car la guerre pour le pouvoir fait rage parmi les généraux. Si le premier, Jéroboam, meurt dans son lit, son fils Nadab est assassiné au bout de deux ans par Baasha, qui ne put créer sa propre dynastie puisque son fils, Éla, fut tué par Zimri. Mais ce dernier ne put jouir de son succès qu'une semaine, avant d'être assassiné lui aussi, par Omri.

À l'exception de ce dernier, aucun de ces rois n'est mentionné dans des archives contemporaines et si nous n'avons pas d'argument pour douter de leur existence réelle, il nous faut cependant rester très prudents sur les agissements que leur prête le texte biblique. Signalons simplement qu'à leur époque, la capitale n'est pas encore Samarie, mais Tirça. C'est, nous dit la Bible, Omri qui l'installa à Samarie, ce que nous pouvons sans doute considérer comme historiquement vrai.

Pour cette période de la fin du X^{ème} siècle, le livre des *Rois* évoque des conflits entre les deux royaumes. Même si l'archéologie n'en trouve nulle trace, on peut ajouter foi à ces propos car ils montrent que le Sud est encore un royaume en devenir et qu'il reste encore, sur le plan de son organisation politique et sociale, assez semblable à ce qui était en place au Sud depuis fort longtemps : une structure tribale avec un chef de guerre dont la souveraineté pouvait constamment être contestée.

3. Israël et Juda du IX^{ème} au VI^{ème} siècle

3.1. Israël, grandeur et décadence

C'est donc véritablement avec la dynastie omride (884-842) que le royaume d'Israël prend corps, avec tous les éléments indispensables à une monarchie efficace.

Sous cette dynastie, Israël atteint son apogée et devient une puissance régionale reconnue par ses voisins. La stèle de Mésha (c. 830) montre qu'Israël s'étendait des portes de Damas aux frontières méridionales de Moab et l'inscription de Salmanazar III (858-824) dans la *Monolith Inscription* évoque les 2000 chars et les 10 000 guerriers du roi Achaz, qui apparaît comme le membre le souverain le plus important de la coalition anti-assyrienne. Ces chiffres sont

probablement exagérés, pour amplifier le prestige du roi assyrien, mais suffisamment éloquents. Juda n'y est même pas mentionné.

Mais, après une brève éclipse qui profite surtout à Damas, la puissance assyrienne revient en force au plus mauvais moment pour le royaume du Nord. En effet, la mort de Jéhu, qui a renversé la lignée des Omrides, ouvre la porte à des crises dynastiques à répétition qui sapent durablement l'autorité des rois de Samarie et affaiblissent la position d'Israël.

L'Obélisque noir de Nimroud-Kalath (IX^e S) montre par exemple Jéhu se prosterner devant Salmanazar III et à payer un tribut.

Après quelques troubles, Adad-ninari III (810-783) reprend le contrôle de la région, obligeant Damas et Samarie à payer le tribut.

Quelques années plus tard, Tiglat-phalazar III (744-717) sera plus énergique encore, déportant une partie des deux populations.

Le coup de grâce sera donné par le fils de ce dernier, Salmanazar V (726-722). On connaît la prise de Samarie par son fils Sargon II, qui lui a succédé et qui mentionne 27 280 personnes déportées.

Dans la montagne du Nord, les déportations équivalent à environ 20% de la population, ce qui signifie que la majorité des Israélites est restée sur place.

3.2. Un éphémère royaume de Juda

Pendant ce temps, le royaume de Juda, protégé derrière ses montagnes, a suivi son chemin, profitant d'une stabilité de la monarchie davidique, laquelle a fourni 22 souverains, en comptant son créateur. Les deux premiers siècles après David, Jérusalem est resté une bourgade de quelques hectares, regroupant quelques centaines d'habitants et exerçant une autorité assez lâche sur une montagne faiblement peuplée.

Mais à la fin du VIII^e Siècle, une transformation spectaculaire se fait jour, mise en évidence par l'archéologie : la taille de la ville a décuplé et sa population est passée d'un millier à quinze mille âmes en l'espace d'une génération. Une croissance analogue a été constatée sur l'ensemble du territoire judéen.

Que s'est-il passé ?

Il semble bien que Juda ait profité de la défaite d'Israël contre l'Assyrie et, de fait, à l'extension de cet empire jusqu'à ses frontières du Nord, d'autant que son roi, Achaz a joué la carte de la vassalité vis-à-vis de Kalkhu, la très provisoire capitale de l'empire mésopotamien. En outre, le royaume du Sud jouissait dès lors d'une place privilégiée dans le commerce caravanier reliant le Croissant Fertile à l'Arabie.

À la fin du VIII^e Siècle, Juda se composait d'environ 300 agglomérations, d'importance variée, qui devaient abriter plus de 100 000 âmes. Le petit royaume, contrôlant difficilement son territoire depuis la vieille citadelle de Jérusalem, était prêt à devenir un État, avec son administration, son armée et surtout ses constructions monumentales.

Un premier âge d'or semble apparaître dans les décennies médianes du VIII^e Siècle. Mais il sera d'assez courte durée car la pression assyrienne ne cessera que très momentanément. Il s'achève sous le règne d'Ézéchias, qui a pris l'initiative hasardeuse d'organiser une coalition anti-assyrienne, profitant de la mort de Sargon II et de l'inexpérience de son fils, Sennachérib, qui doit en outre faire face à des troubles dans l'Est de son empire.

La riposte à cette coalition sera foudroyante, quoique minimisée par le texte biblique. Nous en connaissons l'ampleur par les archives assyriennes qui mentionnent, entre autres, un butin de 200 150 personnes. Le fait est que Juda se trouve amputé d'une part importante de son territoire et doit verser un tribut alourdi à l'Assyrie. Et si l'armée de Sennachérib n'a pu, malgré son siège, prendre la ville de Jérusalem, le roi Ézéchias s'y trouve, selon Sennachérib lui-même, enfermé « comme un oiseau en cage »¹.

1. *Annales de Sennachérib*, traduction Jacques BRIEND, Marie-Joseph SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, Éditions du Cerf, Paris, 1977, pp. 120-121.

Cependant, le siège stérile des Assyriens sous les murs de Jérusalem fera l'objet d'une fructueuse récupération théologique.

On fera le parallèle entre deux villes assiégées :

Samarie entre 724 et 721 et Jérusalem en 701.

La première, défendue par un roi apostat, sera prise par les Assyriens ;

la seconde, dirigée par un roi saint, demeurera inviolée.

Mieux, c'est YHWH qui mettra en fuite l'armée de Sennachérib en envoyant son ange exterminateur parmi les soldats assyriens, qui en fit mourir 185 000 durant la nuit¹.

Pour comprendre cette version de l'histoire, il faut aller un peu au-delà de la simple déduction que, dans les sociétés antiques, la guerre des hommes était vue comme un reflet de celle des dieux entre eux, ces derniers intervenant nécessairement dans la décision finale. La victoire des hommes étaient d'abord le reflet de la puissance de leur(s) dieu(x) autant voire davantage que celle de leurs armes. Cependant, cette opposition entre Samarie et Jérusalem va prendre une importance déterminante, tant sur le plan politique que dans la sphère religieuse, les deux étant d'ailleurs complètement intriqués.

Concernant l'analyse qu'elle fait de ses rois et de leur politique religieuse, la Bible joue alors le rôle d'un indicateur a contrario. Lorsqu'elle les décrit comme des apostats et qu'elle les couvre de tous les crimes, elle évoque le plus souvent de souverains puissants et qui ont su composer avec les autres potentats locaux. Il s'agit le plus souvent des rois du Nord mais elle ne dédaigne pas non plus, à l'occasion, de dénigrer certains souverains du Sud. Manassé, par exemple, qui hérite de son père Ézéchias d'un royaume en ruines et qui conduira une politique intelligente de réconciliation avec l'Assyrie, pour le plus grand bien de son peuple, se verra affublé des pires crimes².

La Bible fonctionne alors comme une boussole qui indiquerait le Sud.

Et en l'occurrence Jérusalem. En effet, lorsque les rois vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, cela suppose que les contacts politiques se doublent d'une tolérance religieuse autorisant les cultes étrangers sur le territoire même d'Israël ou de Juda. Or les auteurs de l'école deutéronomiste sont essentiellement préoccupés de religion et la qualité d'un monarque et pesée à l'aune de sa fidélité à YHWH.

Il n'est donc guère étonnant de constater que la plupart des rois de Samarie sont voués aux gémonies quand ceux de Juda sont, le plus souvent, loués pour leurs qualités. Tant que Juda vit dans l'ombre d'Israël, les dieux des contrées voisines ont peu de prise sur le peuple. Après la chute du royaume du Nord, les choses deviennent plus complexes. Ézéchias apparaît comme l'un des souverains les plus pieux car il brise les stèles et fait disparaître les « hauts-lieux »³. En faisant cela, il donne à la rupture politique avec l'Assyrie une dimension religieuse.

Seul le dieu national d'Israël doit être vénéré. Et même si son geste a plongé son peuple dans le deuil et l'esclavage, il restera dans l'histoire deutéronomique comme un roi saint.

Mais le roi le plus loué entre tous est Josias, qui monte sur le trône vers 640/639. À cette époque, le contexte international est en pleine mutation. Depuis la fin du règne d'Assurbanipal (669-627), l'Assyrie est minée par des conflits internes qui l'opposent à Babylone et par des problèmes de frontières avec les Scythes au Nord et les Élamites à l'Est. L'Égypte profite de ce retrait et la dynastie saïte reprend la main sur les plaines côtières de Canaan. Mais elle délaisse la montagne, permettant à Juda de maintenir pour un temps la prospérité laborieusement rétablie par Manassé.

Le nom de Josias reste naturellement attaché à la réforme qui porte son nom (622) dont nous parlerons plus loin. Mais après sa mort en 609, tué semble-t-il par les Égyptiens du pharaon Psammétique I^{er}, qui venaient soutenir une Assyrie finissante contre la puissance babylonienne de Nabuchodonozor II, le royaume de Juda entre dans une longue agonie.

1. *II Rois* XIX, 35-37.

2. *II Rois*, XXI, 16.

3. *II Rois* XVIII, 3-6.

La bataille de Karkémish en 605 donne en effet à Babylone la haute main sur toute la région. Les successeurs de Josias ne feront que retarder l'échéance et, en 587, Jérusalem tombe, le Temple est détruit, la ville pillée et une partie de la population emmenée en exil pour une durée de cinquante ans.

4. Le temps de l'Exil (587-538)

4.1. L'Exil babylonien

La manière sélective dont la déportation est organisée montre tout d'abord une très nette différence entre les pratiques assyriennes et les méthodes babyloniennes.

Les chiffres d'abord, pour autant que nous puissions leur ajouter foi, varient selon les sources bibliques, les archives babyloniennes restant muettes sur ce décompte. Pour la première déportation, en 598, la Bible avance trois nombres différents :

- *II Rois XXIV*, 14 évoque 10 000 notables, ainsi qu'un nombre indéterminé d'artisans ;
- *II Rois XXVI*, 16 – soit seulement deux versets plus loin – pour cette même déportation, ramène ce nombre à 7000 guerriers et 1000 artisans ;
- *Jérémie LII*, 28 est plus modeste encore puisqu'il dénombre 3023 Judéens déportés.

Quant à la déportation de 587, le livre des Rois ne donne aucune indication précise, seul *Jérémie LII*, 29-30 parle de 632 personnes et 745 lors d'une troisième déportation, cinq années plus tard. Dans tous les cas, seuls les hommes sont mentionnés et on peut éventuellement doubler ces chiffres avec les femmes et les enfants.

Comme dans le cas de la déportation assyrienne du royaume du Nord, ce sont bien les élites qui sont visées par cette mesure. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de comparer les deux événements et surtout les deux manières d'agir de Sargon et de Nabuchodonosor.

On remarque tout d'abord que les déportés israélites sont envoyés dans plusieurs régions d'Assyrie¹ alors que les Judéens n'ont que Babylone pour destination. Ce qu'il advient du pays conquis fait aussi l'objet d'un traitement différent : le roi d'Assyrie fait venir des colons de différentes régions de son empire pour occuper l'espace laissé vacant par les déportés², ce qui n'est pas le cas pour Babylone.

Ces divergences, plus que ces ressemblances sont importantes à souligner. Certes, les deux souverains ont pour objectif commun d'éliminer les élites des pays vaincus et de s'enrichir à leurs dépens.

Cependant, la politique de Sargon semble aller dans le sens d'une « assyrianisation » de son empire. C'est particulièrement clair avec la venue en Israël de ressortissants divers qui finiront bien par se mêler à la population locale, dans une forme de *melting-pot* avant la lettre qui risque de provoquer une acculturation des populations soumises, au profit des mœurs et cultes assyriens. Mais en éparpillant les membres des classes dominantes dans différentes régions de l'empire, il va en quelque sorte les dissoudre dans le système administratif assyrien.

Concernant Babylone, il semble qu'on ait fait le choix de laisser les pays conquis dans un relatif abandon, tout en y conservant bien sûr un certain nombre de garnison. Quant à la concentration de l'intelligentsia sur un seul lieu, elle a eu un effet bénéfique pour Juda – voulu ou non par le roi de Babylone, la question reste ouverte – en ce sens qu'elle a permis aux déportés de conserver, voire d'approfondir leur identité ethnique et leur particularisme religieux³.

La déportation commence avec un changement de vocabulaire. Le mot יהודה [yehoûdâh] "Juda" disparaît au profit de l'araméen יהודה [yehoûd] "Judée" qui désignera la province lors

1. *II Rois XVII*, 6.

2. *II Rois XVII*, 24.

3. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 266.

de l'empire perse et le gentilice *יְהוּדִי* [*yehoûdi*] n'est plus traduit par "Judéen" mais par "Juif". Nous pourrions utiliser indistinctement, par la suite, le terme de "Judée" ou celui de "Yehoud" pour qualifier le nouveau territoire juif.

Mais la vie des Exilés à Babylone ne nous est accessible que par bribes, au détour d'un texte prophétique pioché dans le livre d'*Ézéchiel* ou dans le *Deutéro-Isaïe*, où tous ne sont pas à Babylone même mais en Babylonie.

La Bible évoque le sort de Joyakin qui, au bout de trente-sept ans, semble avoir purgé sa peine et rentre en grâce auprès d'Amel-Marduk, le successeur de Nabuchodonosor, dans un récit qui, très probablement, enjolive la réalité.

Il lui parla avec bonté et lui octroya un trône plus haut que les trônes des autres rois qui se trouvaient avec lui à Babel. Il changea ses vêtements de prisonnier et déjeuna devant lui tous les jours de sa vie.

(II Rois XXV, 28-29)

Les déportés, aux moins les membres de l'aristocratie et du clergé, se sont-ils rassemblés autour de leur roi déchu ? Il est impossible de le dire. Cependant, on peut suivre Jérémie lorsqu'il les exhorte à travailler, construire des maisons et continuer à engendrer autant que faire se peut et surtout à prospérer¹.

Ces injonctions ont dû porter leurs fruits car il semble bien que certains membres de la communauté aient pu accéder à des conditions de vie plus que confortables. Ainsi, les tablettes de Murashu par exemple², découvertes dans la ville de Nippur, montre une famille juive de l'époque exilique qui a réussi à monter une entreprise bancaire des plus florissantes, puisqu'elle permettra de financer une part au moins du retour des juifs en Palestine après l'arrivée des Perses³. Cette prospérité de certains milieux juifs dans la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate permet de mieux comprendre qu'une forte communauté juive n'ait pas été tentée de rejoindre le territoire de Juda, quand l'arrivée des Perses le permit.

Mais si nous n'avons guère plus d'indications sur la manière dont vécurent les déportés en Babylonie, nous savons en revanche qu'il se déroula, dans cette micro-communauté, une intense activité littéraire et religieuse, les deux étant intimement mêlées. Cette activité a déjà été développée dans le premier volume de cet ouvrage⁴ et il serait redondant d'entrer à nouveau dans le détail, mais utile quand même de rappeler que c'est très probablement durant cette période que se reconstruit complètement l'histoire du peuple d'Israël, une histoire héroïsée qui commence avec Abraham et les patriarches pour se poursuivre avec Moïse, puis David et Salomon. C'est une histoire de la promesse de YHWH, qui accède pour la première fois sans doute à l'unicité. Promesse de Dieu à son peuple élu de lui donner une terre, dans la mesure où celui-ci respecte sa Loi. Mais c'est aussi une histoire de la punition. Punition de YHWH pour qui enfreint la Loi, avec des châtiments qui peuvent atteindre le stade du génocide.

Cette période de l'Exil à Babylone constitue donc un moment charnière dans l'histoire du peuple de la Bible et, partant, dans l'histoire du monde. En effet, si ce peuple s'était dissout, comme beaucoup d'autres, dans la culture dominante babylonienne, le monothéisme aurait péri corps et bien et la face du monde en eût été changée. On ne pouvait en effet compter sur le peuple resté au pays qui adoptera pour une large part des cultes étrangers.

4.2. *Quid du reste du peuple.*

Des restés qui passent sous les radars.

Sur le sort de ceux qui sont restés dans l'ancien territoire de Juda, nous n'avons guère de renseignements. Nous les connaissons surtout par la méfiance dont ils font l'objet de la part de

1. *Jérémie* XXIX, 5-6.

2. Hermann Volrath HILPRECHT, *Les fouilles en Assyrie et en Babylonie*, Cambridge University Press, 2011.

3. William W. HALLO, David B. RUDERMAN et Michael STANISLAWSKI (éds), *Civilization and the Jews ; Study Guide*, éditions Praeger, New York, 1984, pp. 48-49.

4. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*. 1, op. cit. pp. 164ss.

ceux qui rentreront de Babylone après 538 avant notre ère. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le tableau qu'ils en dressent n'est guère flatteur.

Il semble bien que ces populations, surtout rurales, aient déserté le culte de YHWH pour lui préférer des rituels agraires traditionnels ou issus de leurs contacts avec les ressortissants babyloniens. En bref, ceux qu'Esdras appelle les « gens du pays » ne sont guère en odeur de sainteté au regard des auteurs bibliques et la « race sainte » qui rentre de déportation ne doit, en aucun cas, se mêler à eux¹.

Et il est évident que les populations demeurées dans l'ancien territoire d'Israël un siècle et demi plus tôt ont connu le même genre d'évolution culturelle, ce qui expliquera la méfiance biblique quasiment endémique à l'égard des Samaritains, une méfiance qui durera jusqu'à l'époque de Jésus. Le livre des *Rois* évoque d'ailleurs sans ambiguïté la politique d'acculturation religieuse imposée par les Assyriens :

Mais chaque nation fit pour elle son propre dieu qu'elle plaça dans la maison des hauts lieux construites par les Samaritains. Chaque nation fit cela dans la ville où elle habitait [...].

Ils craignaient aussi YHWH, mais ils servaient également leurs dieux, selon la coutume des nations d'où on les avait déportés.

(II Rois XVII, 29-33)

Que les Judéens occupés aient suivi la trace des Israélites ou qu'ils soient retournés aux cultes cananéens, la différence sera minime aux yeux des rédacteurs et justifiera cette méfiance que nous venons d'évoquer.

Les Exilés d'Égypte.

La Bible tend à montrer que la fuite vers l'Égypte était encore plus importante que la déportation à Babylone :

Tout le peuple se leva, petits et grands, ainsi que les chefs de l'armée pour entrer en Égypte car ils craignaient les Chaldéens.

(II Rois XXV, 26)

Il y a sans doute une forte exagération dans ces propos, mais il n'en est pas moins vrai qu'une part non négligeable de la population judéenne s'est installée durablement sur les rives du Nil. Que Jérémie, après avoir condamné cette fuite, y ait participé est totalement invérifiable.

Ce qui est vérifiable en revanche, c'est la présence de Juifs en un lieu particulier d'Égypte. On s'attend naturellement à les retrouver dans la région du Delta, lieu de prédilection pour les auteurs bibliques, mais c'est en Haute Égypte qu'il faut les chercher : sur l'île d'Éléphantine, vers Assouan.

Leur histoire est connue par une autre source, les *papiri* d'Éléphantine². Ceux-ci, rédigés en araméen, ont été trouvés par hasard au début du siècle dernier, mais leur découverte a déclenché des fouilles qui ont permis de mettre à jour un sanctuaire dédié à Yahou³. La date d'installation de ces Judéens est définie par eux-mêmes comme « depuis les rois d'Égypte »⁴, ce qui manque quand même singulièrement de précision.

Cependant, la lettre apocryphe d'Aristée à Philocrate⁵ est un peu plus précise, en évoquant trois phases d'immigration différentes dont la plus ancienne, celle qui nous intéresse ici, se serait déroulée sous le pharaon Psammétique II (595-589), qui aurait mobilisé, pour une campagne militaire en Nubie, un contingent de Palestine. Les Judéens étaient connus pour être

1. *Esdras*, IX, 1-12.

2. Pierre GRELOT, *Documents araméens d'Égypte*, éditions du Cerf, Paris, 1972.

3. Adolphe LODS, *Histoire de la littérature hébraïque et juive, depuis les origines jusqu'à la ruine de l'État juif (135 après J.-C.)*, éditions Slatkine, Genève, 1982, p. 155.

4. *Ibidem*, p. 156.

5. ARISTÉE, § XIII.

d'excellents guerriers et on sait par d'autres sources que Psammétique enrôlait, dans son armée, de nombreux mercenaires étrangers.

Il est donc fort probable que les Juifs d'Éléphantine aient été, dans un premier temps, des soldats installés sur cette île de garnison pour protéger la frontière nubienne de l'Égypte. Et lorsque la peur de Nabuchodonosor a chassé les Judéens vers l'Égypte, où ceux-ci se sont-ils rendus ? Jérémie en précise la destination :

La parole de YHWH fut adressée à Jérémie en direction des Judéens habitant aux pays d'Égypte, soit ceux qui habitaient à Migdol, à Takpankès, à Memphis et dans le pays de Patros.

(Jérémie XLIV, 1)

Nous ne savons rien des réfugiés sur les trois premiers sites évoqués par le prophète, en revanche, il est extrêmement tenté d'identifier le quatrième, le « pays de Patros », qui est une hébraïsation de l'égyptien *pa-to-rési* qui désigne "la terre du Sud", qui pourrait désigner l'île d'Éléphantine où séjournait déjà une communauté judéenne.

5. De la domination perse à la période romaine

5.1. La restauration juive dans l'Empire perse (538-333)

C'est donc la victoire des Perses de Cyrus sur les Babyloniens qui a permis la fin de l'Exil. Les auteurs de la Bible considèrent d'ailleurs le roi des Perses comme une forme de Messie. Ils évoquent « l'édit de Cyrus » en ces termes :

Ainsi parla Cyrus, le roi de Perse : « Tous les royaumes de la terre, YHWH, le dieu des cieux, me les a donnés et il m'a confié en personne à lui construire une maison à Jérusalem, en Juda.

(Esdras I, 2)

La réalité est fort différente. S'il s'agit bien du rouleau de Cyrus, qui se trouve actuellement au *British Museum*, ce dernier ne mentionne à aucun moment les Judéens.

Je suis Cyrus, le roi du monde, le grand roi, le roi puissant, le roi de Babylone, le roi de Sumer et d'Akkad, le roi des quatre régions du monde, (...) celui dont Bêl et Nabû ont chéri le règne, celui dont ils souhaitaient la royauté pour la joie de leur cœur.

Nous n'avons guère que la Bible pour nous renseigner sur le retour des Exilés. Il semble qu'il se soit fait en au moins deux temps. Un premier groupe emmené par un certain Sheshbazzar emporte avec lui l'ensemble du trésor du Temple dont s'était emparé Nabuchodonosor et que Cyrus leur a restitué. Puis, toujours selon la Bible, un second groupe, dirigé par Zorobabel et Josué, entraîne avec lui un groupe de 42 360 personnes, auxquelles il faut ajouter 7 337 serviteurs et 200 chanteurs¹.

Nous verrons un peu plus loin ce qu'il faut penser de ces nombres, en précisant d'ores et déjà qu'ils sont grandement exagérés. Les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* furent écrits deux siècles plus tard, à un moment où se réaffirme la volonté d'indépendance de la Judée. Ils tendent donc probablement à modéliser un retour d'Exil à l'image de L'Exode mais qui a dû, dans la réalité, se faire de manière beaucoup plus informelle, sans doute par petits groupes, pendant plusieurs décennies. Ces groupes avaient sans doute des intentions politiques et théologiques bien affirmées, mais ils ne représentent pas la totalité des déportés, dont beaucoup sont restés en diaspora en Babylonie².

1. *Esdras* I, 7 – II, 65.

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., pp. 368-369.

Quoiqu'il en soit, les nouveaux venus n'arrivent pas sur une terre vierge et la construction du Temple va synthétiser les problèmes entre le « peuple du pays » et les « enfants de la captivité », les premiers nommés n'ayant pas vécu la profonde mutation monothéiste opérée durant l'Exil. Si l'établissement d'un autel semble le fait des premiers arrivants, l'érection du Temple est plus probablement à mettre à l'actif de Zorobabel, à partir de 531 avant notre ère.

C'est alors que les « ennemis de Juda et de Benjamin », c'est-à-dire ceux qui sont restés au pays, viennent proposer leur aide :

« *Nous bâtissons avec vous car, comme vous, nous recherchons votre Élohîm et nous lui offrons des sacrifices, depuis le temps d'Assarhaddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici.* »

(Esdras IV, 2)

Ce ne sont certes pas des propos d'un « ennemi », mais le refus de Zorobabel est catégorique. Les gens du pays se plaignent alors auprès des responsables perses locaux, accusant les Juifs de reconstruire une ville « rebelle et méchante ». Apparemment, l'affaire remonte jusqu'à Darius, le troisième roi achéménide, mais celui-ci prend fait et cause pour les anciens Exilés. Le Temple est achevé en 515, soit en l'an 6 de Darius.

La dédicace du bâtiment marque le début de l'époque dite du « Second Temple ».

Quels que furent les rapports entre population résidente et nouveaux venus, la région est rattachée à une satrapie perse et on peut penser que les nouveaux arrivants fournirent une partie des cadres administratifs de la nouvelle province.

Ils purent alors construire le Second Temple à Jérusalem et réorganiser la région, dont l'araméen devenait la langue officielle. Il fallait en effet sécuriser une région charnière, face au renouveau égyptien, à partir du début de la fin du V^e S. La période perse peut être considérée, pour la Palestine ancienne, comme une période de paix et de prospérité.

Mais pas de véritable indépendance politique.

C'est à cette époque qu'on voit apparaître une aristocratie sacerdotale, avec un monopole religieux centré sur la fonction du Grand Prêtre et du Temple de Jérusalem. Elle donnera naissance à ce courant du judaïsme biblique qu'on appelle les Saducéens, qui doivent leur nom à Çadok, le très hypothétique Grand Prêtre de David puis de Salomon et dont le nom signifie littéralement "justice".

5.2. La période hellénistique (333-63)

La suite de l'histoire, avec la conquête d'Alexandre et l'époque hellénistique, est beaucoup moins controversée.

Il semble que les deux provinces de Samarie et de Judée aient rapidement adopté la cause d'Alexandre de leur plein gré ou sous la contrainte.

Après la guerre des Diadoques (323-281), qui oppose entre eux les généraux d'Alexandre, la Palestine passe aux mains des Lagides, la dynastie égyptienne fondée par Ptolémée, fils de Lagos (d'où le nom de « lagide »), malgré les ambitions de Séleucos, qui s'installe à Antioche.

C'est le début de l'hellénisation de la Palestine, avec la fondation de plusieurs villes. Chaque province devient une *hyparchie*, elle-même divisée en *nomes*. Dans l'administration, le grec remplace l'araméen.

Il semble qu'à Jérusalem le Grand Prêtre conserve une certaine autorité. On assiste aussi au développement de la *diaspora* juive, principalement dans les villes nouvelles, telle Éphèse, Antioche et, bien sûr, Alexandrie en Égypte, jusqu'à Éléphantine.

À la suite des quatrième et cinquième « guerres syriennes », cette région change de main et passe sous la domination séleucide et de son roi, Antiochos III le Grand (223-218).

Le ralliement des Juifs de Jérusalem accélère la restauration de la ville après les guerres. Mais la situation se dégrade rapidement, en particulier avec Antiochos IV. Histoire complexe.

A la demande des Juifs hellénisés, Antiochos veut faire de Jérusalem un polis grecque. Hellenisation forcée :

- ⇒ Le Grand Prêtre, Onias III est assassiné, remplacé par Jason, un juif hellénisé
- ⇒ Les sacrifices juifs sont interdits
- ⇒ Fêtes et circoncision sont punies de mort
- ⇒ Le Temple est voué à Zeus Olympien.

Cela provoque la révolte des Maccabées (167-142) menée par une famille dont les origines ne sont pas très faciles à définir.

Le père puis les fils entrent en guerre ouverte, d'abord contre les Juifs hellénisés puis contre Antiochos. Au terme de 25 ans de conflit armé, la victoire est enfin acquise.

La révolte maccabéenne permet la mise en place de la dynastie hasmonéenne, qui règnera assez laborieusement plus d'un siècle sur la Judée (140-37 av. J.-C.).

Sept souverains se succéderont.

Elle connut une relative indépendance, tout en payant un tribut à Antioche.

Elle survivra un temps à la conquête romaine réalisée par Pompée en 63, en devenant un protectorat romain.

5.3. La Palestine romaine (63-...)

La suite est connue. Hérode le Grand exerce, à partir de 37 et jusqu'à 4 av. J.-C. un règne étroitement contrôlé par les Romains, qui le qualifient ainsi : *rex socius amicusque populi Romani* « roi, allié et ami du peuple romain ».

Après un bref passage aux affaires d'Archélaüs, à qui les Romains refusèrent le titre de roi mais seulement celui d'ethnarque, la Judée deviendra une province procuratorienne (6-66).

Les mouvements religieux dans la Palestine romaine :

La faction dominante est celle des Sadducéens, qui représentent globalement la caste sacerdotale gravitant autour de la figure du Grand Prêtre et du Temple et qui soutient le pouvoir politique. Nom quelque peu usurpé d'ailleurs, car les Grands Prêtres qui se succéderont ne seront aucunement des descendants de Çadoq, ancêtre éponyme et quelque peu mythique de la fonction puisqu'il fut nommé à ce poste, selon la tradition, par Salomon en personne. Sur le plan dogmatique, les Sadducéens sont viscéralement attachés à la Loi et à son application aveugle, refusant tout arrangement avec elle.

L'autre groupe, beaucoup plus nombreux, est celui de Pharisiens, qui sont essentiellement des Juifs laïques, si ce terme peut avoir un sens à cette époque. Ce sont les tenants d'une Loi qu'il convient d'explicitier et d'actualiser en permanence, c'est-à-dire de constituer des mesures d'accompagnement, des commentaires. C'est ce qu'on commence à appeler la *Halakah* en substance, la "voie", créant ainsi les prolégomènes d'une loi orale qui, à terme, se concrétisera dans le *Talmud*.

Le dernier groupe est celui des Esséniens, qui semble apparaître quelques années après la mort de Jean Hyrcan, vers 100 avant notre ère, le premier d'entre eux étant, selon Flavius Josèphe, un certain Judas l'Essénien¹. Malgré la découverte des manuscrits de la mer Morte, ce groupe reste assez mal connu qui devait constituer des communautés très fermées², avec une tendance au monachisme.

C'est en Galilée qu'est apparu le courant contestataire des Zélotes, créé par Judas, le fils d'un « brigand », Ézéchiás, exécuté par Hérode peu avant sa mort. Flavius Josèphe les définit ainsi :

Ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul qu'on doit reconnaître pour seigneur et pour roi, et ils ont un si ardent amour pour la liberté qu'il n'y a point de

1. Flavius JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, I, III.

2. Norman GOLB, *Qui a écrit les manuscrits de la Mer morte ? Enquête sur les rouleaux du désert de Juda et sur leur interprétation contemporaine*, éditions Plon, Paris, 1998, p. 3.

tourment qu'ils ne souffrent et ne laissent souffrir aux personnes qui leur sont les plus chères plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de seigneur et de maître.

(Antiquités Juives XVIII, II)

Ce groupe est donc partisan de la lutte armée contre Rome et ne rechigne à produire des martyrs, comme nous le verrons plus loin. Leur influence débordera largement du cadre de la Galilée.

On voit aussi se développer le mouvement baptiste, aux alentours de l'année 27, connu naturellement par la prédication de Jean, surnommé à ce titre, Jean le Baptiste. La particularité de cette nouvelle théologie était l'immersion dans l'eau du Jourdain. Pour plus de sécurité, Antipas le fit exécuter dans la forteresse de Machéronte à la fin des années 20¹, ce qui a donné lieu à la légende de Salomé et de sa danse des sept voiles, au terme de laquelle elle se serait fait livrer la tête de Jean-Baptiste sur un plateau².

Le dernier courant, qui naît à la même époque, est bien sûr celui des Nazôréens, ou encore Nazaréens qui, autour du personnage de Jésus, développeront rapidement un judaïsme messianique qui sera promu à un bel avenir et recevra l'apport d'une partie au moins des Baptistes.

Le nouveau soulèvement zélotes dirigé par Eléazar, qui commence en 66 aboutira à la destruction du Temple en 70 et à la prise de Massada en 73. La Judée devient une province impériale romaine.

Des différents groupes religieux, il n'en restera que deux :

Les Phariséens qui vont construire le judaïsme talmudique

Les Nazôréens qui fonderont le catholicisme.

1. André PAUL, « Jean le baptiste : L'homme qui révéla le Christ », *Le Monde des religions*, 74, novembre 2015, p. 41.

2. Cette danse pourrait être une transposition du mythe de la descente d'Ishtar aux Enfers, contrainte d'enlever un vêtement à chacune des portes, pour paraître nue devant la déesse du monde des morts Éreshkigal, voir Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Quand les dieux faisaient l'homme*, éditions Gallimard, Paris, 1989, pp. 319-325.